

Loup Garou et Lou Becut

Un incendie se propage de cime en cime. Lou Becut, toujours dans les bois, ne regarde pas vers le haut. Le loup-garou quitte sa fontaine, en colère et s'enfonce dans la forêt. Il découvre les flammèches incandescentes qui passent de tronc en tronc et voit, par inadvertance, Lou Becut apeuré par les visions ardentes. Il s'approche de lui, il est terrorisé. Le loup-Garou lui parle, alors il lève les yeux, la tête. Le feu les encercle. Ils s'échappent ensemble, entrent dans une cabane de résinier, de l'autre côté du pare-feu. Ils se blottissent l'un contre l'autre, et le loup garou amorce une prière, invoquant les cieux de les protéger par une issue favorable.

La peur quitte Lou Becut, et il se met à sourire.

Loup-Garou sans foi ni loi, à la vue perçante, très vorace, amateur de mouton.

Son idée fixe consiste à demeurer à l'affût pour déceler les déplacements des ovins. Dès que sa vue décèle un déplacement, quel qu'il soit, il change de lieu afin de bien saisir à qui il a affaire. Va pour le sanglier ou la perdrix... Plus blanc, en troupeau, les voilà... Suivant le berger occupé à tricoter sur ses échasses, le nez dans ses mailles, bercé par les sonnailles. Le chien demeure dans le lointain, à renifler quelques perdrix ou écureuils.

Loup-Garou se sent très seul. Il doit se cacher pour continuer d'exister. S'il est démasqué il est lynché, jusqu'à ce que mort s'en suive. Quelle existence ! Il n'est ni bon, ni mauvais, il est dans la peau du loup. Il n'a pas le choix. Il fait peur, il dévore les animaux sans défense. Il vie à l'affût d'une proie. Mais à l'intérieur, c'est un chic type qui a eu le malheur de mettre sa main dans une petite niche, dans un arbre. Quelle idée... ! et d'en sortir une pelisse qui s'est, tout à coup, emparée de lui tout entier. Quelques bonnes âmes devraient lui souffler qu'il suffit de s'en débarrasser à un croisement de routes pour en être délivré.

La Comtesse et le Marquis

Une année la Comtesse pu consacrer dix jours à un séjour dans les Landes en plein hiver. Qu'allait-elle trouver à Solférino dans la brume de la lande ?

Le train la laissa en gare, sur un quai verglacé ! Impossible d'avancer sur ses escarpins délicats. Que faire ? Le vent glaçait ses mains, ses pieds... La neige menaçait de l'ensevelir sur place. La gare ne présentait pas une grande protection. Le silence, après le départ de la locomotive, avait saisi le lieu.

Chose rare à Solférino, un doux tapis de neige avait recouvert les routes. Le marquis, qui avait toujours désiré chevaucher sous les flocons, sortit le cheval de l'écurie et partit à l'aventure, grisé par l'air frais qui glaçait son visage.

La Comtesse se réjouit de percevoir au loin les pas d'un cavalier. Ralentissant à l'approche des voies de chemins de fer, il aperçut sous le maigre abri de la gare une frêle silhouette fort peu équipée pour affronter le frimât. Elle semblait seule et désemparée. Il s'empressa de lui proposer son aide et découvrit l'identité de l'inconnue : la Comtesse de Durfort. Elle reconnut, elle aussi, le cavalier, son voisin. Le Marquis arrivait à point nommé. Elle pouvait se rassurer et regagner son logis accompagnée .

D'abord surpris de la croiser en cette saison, le marquis profita du retour jusqu'à son domaine pour questionner la Comtesse sur les dernières nouvelles de la capitale. Tout le village, depuis le coin des fenêtres aux rideaux relevés, observait l'étrange équipage.

Lou Becut vit en solitaire, ne se soucie guère de sa famille ou de ses origines. Son objet fétiche semble être l'os de la cuisse d'un mouton.

A la cime d'un pin, pas de chenille processionnaire, les aiguilles vertes au soleil du jour s'écartent et se hérissent.

Lou becut ne regarde jamais le sommet des arbres. Sa nuque raidie l'incline plus à visionner le ras du sol, proche des herbes. Jamais il ne lève le nez pour admirer le ciel.

Une nuit, s'approchant au plus près de l'allée centrale du village, il entendit des propos énoncés à pleine voix dans l'une des maisons doubles. Une voix d'homme forte, assurée et vibrante, suscitait la réponse féminine d'une voix hésitante et feutrée.

Lou Becut tendit son cou, se hissa sur ses hautes pattes, risqua un œil à travers la croisée la plus basse. Il vit un berceau au sol et l'homme penché au-dessus. Il était question d'enfant illégitime, monstrueux, ne gardant qu'un œil ouvert. A ce moment, un éclat de lune traversa la vitre et fit miroir, Lou Becut vit son image.

La Comtesse de Durfort a vécu les années folles de Bordeaux à Paris. Elle a endossé les premières tenues extravagantes du charleston. Couverte de bijoux, de longs sautoirs, elle a couru les soirées et les bals. Elle a chaussée une quantité extravagante d'escarpins qu'elle collectionnait. Sa famille et ses enfants la suivaient du regard, telle une étoile qui filait dans leur univers.

La Comtesse de Durfort revenait à Solférino régulièrement, en été, pour se rapprocher des stations balnéaires. Là, elle profitait de la solitude pour se plonger dans des livres d'aventures romantiques.

Elle s'adonnait à la marche sur tout le territoire qui avait été le domaine impérial. Elle préparait ses projets, écrivait une intense correspondance qui calait son agenda des saisons froides.

Sa dernière grande aventure a été la traversée de l'atlantique en paquebot.

La ferme de Solférino, bâtie en U, encadrait la vie de l'exploitation, la volaille, la famille, les petits...

La Comtesse y venait demander le lait, les œufs, la volaille, les lapins... Le nécessaire pour établir un menu digne de sa table. Les jours de visite elle portait des escarpins très hauts pour se protéger des saletés.

Chaque été, à la mi-juillet, la Comtesse préparait le bal de la fête de Solférino. Elle mobilisait les jeunes femmes du village pour mettre en ordre la décoration qu'elle imaginait et dessinait. Chaque année un nouveau thème, une nouvelle couleur était à l'honneur. Il fallait reproduire, coudre, assembler, pour monter ses décors fabuleux. On venait de loin pour admirer le cadre du bal de la fête de Solférino.

Le marquis était un homme sûr de lui, à la limite de la prétention. Il avait cependant le goût du travail bien fait et chérissait ses proches. Il ne sortait jamais sans sa canne, dont le pommeau à tête de sanglier effrayait bien souvent les enfants.

Accompagné de son épouse et de son frère il se laissait aller à de longues balades sous les pins.

Sa femme mourut. L'enterrement de sa chère épouse, dont l'esprit vif avait toujours su raviver les conversations et amuser ses convives, l'avait bouleversé bien plus qu'il ne voulait l'admettre. Il prétendit avoir déjà séché ses larmes, mais s'éclipsa rapidement au cœur de la forêt. Entouré de pin odorants il s'échina à fixer la cime des arbres, cherchant en vain l'esprit de sa bien-aimée.

Perdu dans ses pensées, le marquis avait atteint la lagune. Il descendit de son cheval, prit appui sur sa canne et se laissa imprégner par les odeurs caractéristiques des plans d'eau. Rapidement l'humidité gagna ses souliers et remonta le long de son pantalon.

Barthélémy et la Grenouille Géante

L'eau tombait du ciel depuis des jours et des nuits, les fossés de drainage ne suffisaient plus à évacuer l'eau qui inondait les pâturages et montait déjà jusqu'au ras des maisons de l'allée impériale.

Le troupeau du berger ne pouvait plus quitter la bergerie et n'avait plus que du foin moisi pour se nourrir. Les enfants étaient consignés à la maison et la Grenouille Géante laissée à sa solitude.

Au vingtième jour, le foin menaçant de manquer, le berger chaussa ses échasses et se dirigea vers la fontaine Miraculeuse Sainte Radegonde protectrices des eaux et des rivières. Alors qu'il s'approchait, il distingua une forme devant l'entrée de la source qui nouait plusieurs rubans au portail protecteur.

Il reconnut la Grenouille Géante qu'il voyait parfois dans les fossés de drainage. Quand elle l'aperçut, elle rougit et lui expliqua qu'elle était venue prier la sainte afin qu'elle discipline les eaux du ciel. Le berger avoua à son tour le but de sa visite. Il n'avait pas de ruban mais noua son mouchoir à côtés de ceux de la grenouille.

Côte à côte ils prièrent d'une même voix, l'un pour ses moutons, l'autre pour les enfants, les deux pour le village.

Le berger passait ses journées à rêvasser et à surveiller les agneaux qui s'éloignaient de leur mère. Perché sur ses échasses, appuyé sur bâton, on aurait dit qu'il vivait en hauteur. Il ne dérangeait sa rêverie que pour rassembler le troupeau, aidé de sa houlette. Lorsque le froid le saisissait, en attendant que la brume se lève, il passait son gilet en peau de mouton par-dessus de pauvres hardes.

Sans véritable famille, il rejoignait l'hiver la ferme des propriétaires du troupeau. Il y attendait le printemps, la tonte des brebis, avant l'été sa transhumance et le pacage dans la lande.

Le musée abandonné ne recevait plus de public. Les vitrines recouvertes de poussières n'abritaient plus aucun objet.

Le berger s'y aventura un soir d'orage. Il avait laissé le troupeau regroupé à la garde des chiens. Par le toit éventré les éclairs illuminaient la pièce. Il s'enhardit et fini par s'allonger dans le lit de la comtesse. Il ne réussit pas à s'endormir, et le petit matin le trouva là, les yeux ouverts. Il débuta la journée fatigué, déjà préoccupé par la direction qu'il ferait prendre à son troupeau.

La Grenouille Géante parle beaucoup et souvent à tort et à travers. C'est une brave fille mais elle jacasse tant qu'elle n'a trouvé aucun homme pour la supporter. Pourtant, elle fait de son mieux pour être séduisante : joli maquillage, chapeau coquet porté sur l'oreille, robe moulante et courte d'où s'échappent ses longues jambes. Mais rien n'y fait, elle reste célibataire. Aussi se console-t-elle de sa solitude en s'occupant des enfants. A la sortie de l'école elle apporte des biscuits aux gamins, à l'église elle veille à ce qu'ils soient sages pendant que leurs parents écoutent l'homélie, et pour la fête du village elle les entraîne dans des rondes joyeuses, des courses à perdre haleine et des jeux hilarants.

Elle a toujours autour du cou un sifflet de Bosco que lui a laissé un marin de passage qui n'est jamais revenu. Elle souffle dedans à corps perdu pour rameuter les troupes quand les enfants s'éloignent trop.

Les jours de cafard la Grenouille géante enlève ses souliers et patauge dans le fossé de drainage qui part de la sortie du village et va jusqu'à la pierre dressée au milieu des bois. Là elle s'assied et pleure un bon coup avant de repartir dans l'autre sens. Quand elle est de retour, les gens pensent qu'elle est humide de l'eau du fossé alors que ce sont ses larmes qui ont mouillé sa robe.

Certain dimanche, les hommes se retrouvaient au Cercle pendant que les femmes rangeaient les restes des tablées familiales. La Grenouille géante se trouva à passer là le premier dimanche d'août. Alors que, assoiffés par la chaleur estivale les hommes avaient vidé plus de pichets que de raison. L'un la siffla, un autre tint des propos graveleux, l'on gifla le malotru auquel le suivant lança un pied au derrière pour l'envoyer sur le chemin. Sous le regard atterré de la belle s'ensuivit une bagarre générale dont on parla encore longtemps après, sans se souvenir de qui avait commencé et pourquoi, sauf la Grenouille géante qui en tremble encore sur ses vieux jours.

Le berger sur ses échasses suivait le troupeau. Au loin dans un fossé, un de ceux où l'on pouvait trouver parfois la Grenouille Géante, une forme noire et immobile gisait dans le travers.

Le berger s'approcha, plus inquiet de laisser ses bêtes que par l'immobilité de ce qui ressemblait à un gros paquet.

Une fois à proximité immédiate, il remarqua que le paquet avait des jambes et des bras, s'approchant un peu plus il se rendit à l'évidence, la tête manquait... Tranchée nette. Un meurtre à Solférino ? L'angoisse le saisit. Il fallait qu'il abandonne ses bêtes pour prévenir la maréchaussée.

Zélie I

Zélie, petite fille aînée de la Comtesse. Tout le monde est parti sauf moi. L'éternelle blague de ma mère, immariable... « Jolie mais sauvage. » comme dit mon père lorsqu'il essaie de me vendre à un propriétaire terrien. Je suis « fanée avant l'heure » comme disent les gens du coin. Mais en vrai, quel bonheur d'être tranquille, débarrassée. Je dors parfois les fenêtres grandes ouvertes, même l'hiver, et je parle à la lune. Je regarde les sangliers fouiller des motifs dans le précieux jardin de ma mère. J'imagine qu'ils tracent des aérations dans mon cerveau moisi par l'humidité de cette vieille maison dans laquelle je me sens si bien. Je resterai là. Je suis là si vous avez besoin de conseil. Vous me trouverez dans la forêt, ou dans le fond de l'aile droite. Montez, montez, le seul fantôme de cette maison c'est moi.

J'ai le droit à un espace dans la grange. Pas loin des machines agricoles et des chevaux. Sous la charpente, j'ai mis des planches sur le sol de terre. Barthélémy, qui m'aime bien, m'a monté une cloison sur laquelle j'en tendu des draps. J'y ai peint les paysages d'un jardin italien, en trompe l'œil. C'est mal fait, je n'ai pas la facture des artisans des Médicis, mais je me suis inspirée des gravures qu'on avait acheté lors de notre tour de Rome avec Maman. On croyait encore que je pouvais devenir au moins artiste. J'y peins et j'ai des seaux remplis d'eau, des vinaigriers avec leur petit robinet, que j'ouvre quand j'ai besoin du bruit des fontaines pour me remémorer les paysages.

La grand route jusqu'à Labouheyre. J'y vais habillée en blanc, à la tombée de la nuit. Des rares fiacres y passent, et je fais semblant de ne pas exister. Ce que j'aime, c'est voir au loin courir des bêtes. Ce que je préfère c'est quand je n'arrive pas à identifier : quatre pattes ? huit ? Une biche et son faon comme une araignée géante. Un frisson délicieux quand passe une harde ou une laie avec ses marçassins, comme un troupeau de petites panthères. C'est le safari, la jungle, je suis une exploratrice et je vis dans une contrée reculée. Bientôt viendront me chercher les membres de mon clan dont je suis la reine oubliée.

Ma mère, Madame ma mère, me regarde avec pitié. Son regard me frôle avec gêne, une tache persistante dans la grille méthodique de son quotidien. Elle ordonne à tout, adresse ses ordres, et chacun s'exécute. Elle a l'habitude d'avoir tout ce qu'elle désire. Depuis que mon père est mort c'est elle qui dirige la fortune familiale et son choix s'est porté sur la reconstruction de ce village. Etrange utopie orthonormée de l'empereur. Ces filles comme les pins, elle élague nos manières comme leurs branches. Une trique pour nous, des haches pour les pins. Si elle avait pu me coller un tuteur et délimiter un fossé drainant autour de mes humeurs elle aurait rêvé n'avoir plus qu'à regarder sa grande fille pousser bien droite et obéissante. Mais je suis la seule qui résiste à ses plans et ses aménagements. Même mon ravalement de façade à coup de poudre de riz et mon crépi de voilettes qu'elle m'a collé à chaque bal n'y faisait pas. Dessous, on voyait le poil, les mains calleuses et la marche lourde des pieds cornés dans les escarpins de satin. Ma mère porte tout ça tellement bien que même en tenue d'écuyère on ne voit que le port de tête et la cravache.

Je suis sur la route, c'est l'été, la chaleur est tenace en cette fin de journée. Le sol exhale une poussière tiède dans laquelle se figent les derniers rayons. J'ai mis un pantalon, une chemise et une casquette. Comme un homme, les cheveux cachés, on me laisse tranquille. Je guette comme à mon habitude les bêtes tapies. Sur ma droite un mouvement, je m'immobilise. J'entends la respiration lourde d'un animal. Le soleil tombe doucement. Je me suis accroupie. Mon souffle au même rythme de celui que j'entends, tout près. Je sais qu'il me guette aussi, qu'il me hume. Il ne bouge pas.

J'entends que la bête est inquiète. Je lui parle intérieurement « Je ne te veux pas de mal. Je suis comme toi. » Et j'entends qu'elle veut que je reste près d'elle, qu'elle veut me transmettre quelque chose, qu'elle s'assure que je sois à l'écoute, calme, sans crainte, pour pouvoir se montrer, venir à moi, me rencontrer.

Dans les buissons bas je perçois ses déplacements. Elle feule, on dirait qu'elle essaie d'articuler quelque chose.

La nuit est totalement tombée mais la pleine lune éclaire la scène d'un bleu froid. Je reste statique, je ne fais aucun geste, seul mes yeux bougent, épient, cherchent. Essaient de capter la silhouette au travers des épines... Quand je les perçois enfin. Ses deux grands yeux qui brillent. Ses yeux comme deux billes marbrées d'or sur fond bleu clair. Un cercle de marron entoure l'atoll de ces pupilles dans lesquels sont jetés des paillettes jaune et vertes dysymétriques. Ce regard, que je connais par cœur et que je n'ai jamais vu apeuré. Celui de madame ma mère que le poil entoure. La gueule pleine de dents acérées qu'un rictus déforme de peur et de honte. Ma mère, animal majestueux et misérable comme une enfant prise en faute.

Je l'ai vue ! Encore une ! Elles vont vivre ! Le gène fantasque va se perpétuer ! Ce ne seront pas mes sœurs directement, mais une petite petite nièce. Elle va revenir elle aussi tourmenter le village de sa sauvagerie. Je l'ai vu, je le sais. Elle est belle comme ma mère. Elle a sa grâce et son rire doux quand elle caresse ses petits-enfants. Elle se cache dans les livres. Je l'ai vu dans une immense pièce remplie de livres comme un château de papier autour d'elle. Elle était dans un fauteuil de cuir verdâtre, gros et gonflé comme le corps d'un crapaud. Je l'ai vu guetter l'arrivée de la lune à la fenêtre. Elle la regardait avec crainte et amour, le même regard que j'ai vu tant de fois ma mère arborer, tapie dans un de nos salons. Je connais leur secret. Elle se recroqueville. Je la revois, ses mains sur le livre qu'elle tient, devenues velues et crochues. Au bout de ses doigts, les griffes laissent tomber le roman. Elle se roule en boule. Chien domestique d'un monde de légendes et de contes. Son grand museau allongé se pose sur l'accoudoir. Je sais qu'elle sourit. Elle savoure ce moment que j'aurais tant aimé vivre. La transformation, le corps qui devient muscle. Elle descend du fauteuil, renifle la pièce comme elle aime la redécouvrir de son odorat décuplé, hume les rayonnages immenses. Doucement, elle se dirige vers la porte d'entrée. C'est son moment secret. Elle part hanter le village. C'est elle la menace, elle qui sème la terreur. Elle peut enfin se départir de sa grande timidité. Je perçois comme elle prend plaisir à grogner, aboyer un coup dans la rue pour faire amorcer son chant. Elle court dans la grande allée du centenaire, sous les lampadaires. Elle s'assoit sur ses maigres fesses de canidé au milieu de la route, renverse la tête en arrière et pousse le plus affreux des hurlements. Hhhhhhaaaaaaoooooouuuuuu ! Tremblez braves gens. Oh oui, je ressens le plaisir avec elle ! Vos peurs braves landais, vous qui croyez domestiquer la lande. Les femmes timides ne baissent plus les yeux, elles sont vos cauchemars, s'immiscent dans vos lits et mordent vos pensées sages.

Hyacinthe

Adishatz,

Je n'ai pas trop le temps de bavarder, je suis désolé. Je travaille sur l'exploitation de M. Joussin avec Mr Zamansky et Me Naboulé . Ils m'ont embauché pour la saison d'irrigation... Avec ces chaleurs il faut que je sois rapide. J'ai plein de springlers à installer... Le maïs a chaud. Vous savez, c'est une culture nouvelle... On ne sait pas encore bien la faire pousser. Ici c'est un endroit où on a toujours fait des expériences, vous savez, le domaine impérial... C'est très spécial...

Ma famille y est installée depuis Napoléon III.

J'aime le matin, très très tôt, me ressourcer à la cuisine, au coin du fourneau. Je remets du bois, je rempli la bouilloire et je me réchauffe... Même l'été, j'aime être près du feu. Cette cuisine, c'est mon refuge. Elle est petite mais j'ai tout ce qu'il faut. Le dimanche j'y passe la journée à cuisiner oui, oui.

Je vous ai parlé de mon frère Henri ? Oui, encore un H, une lubbie de mon père Hannibal. Mon frère j'le vois jamais ou presque. Il est monté à la capitale tenter sa chance dans les cabarets. Il est magiciens. Il est pas mal plus jeune que moi. Qu'est ce qu'il nous f'sait rire à Noël avec ses spectacles ! N'empêche, ça doit être incroyable de voir la tour Eiffel. Il écrit de temps en temps. Il dit qu'il travaille avec des gens incroyables ; il nous parle de gens qu'on n'connais pas mais qu'il admire. Un certain Bobby Lapointe le fait beaucoup rire. Il parle d'une Juliette Gré... j'sais plus quoi, qui lui a fait connaître des gens brillants. Ils parlent dans des caves, il y a de la musique... du jazz... J'ai raconté ça à la petite Pauline, ça la fait rêver. Elle dit qu'elle aussi, elle ira à Paris. Et on verra c'qu'on verra !

Voilà qu'ça m'reprend ! à mon âge ! J'fais des cauchemars comme quand j'étais p'tit ! Il faut dire que Mame, au coin du feu, quand on allait chez elle en chalosse, elle nous f'sait peur à Henry et à moi. Y'avait des loups garous, un oiseau horrible avec un œil... Lou Becut... et surtout, surtout, celle qui me faisait super peur ... La Came Crude ! Vous savez ? Non vous ne savez pas ! Faut que je vous explique. Enfin j'vais essayer. C'est une jambe, avec un œil, qui saute, et vous poursuit et vous pince les mollets.. Eh ben là... A soixante balais passés, la nuit je sautille dans l'airiel et je course les petits... Je deviens... Oh non c'est trop horrible !

Alice

« Il était une fois... » m'a raconté Mauricette, c'est fou ces légendes... Encore la came crude qui revient ! Décidément, y'a pas de hasard ! Je travaille sur le domaine impérial crée par Napoléon III, et, à sa mort, sa veuve, l'impératrice Eugénie, a cédé le domaine à un marchand malhonnête... Bref, tout a été racheté ensuite pas la famille Schneider, du Creuzot. Riche famille, très riche ! Et on raconte que la fille aînée, Zélie, était une drôle de demoiselle... Une originale... enfin j'sais pas trop... Il paraît, on a dit qu'on l'avait vu. Les nuits de premier quartier, sautillant dans l'arboretum... Son unique œil exorbité, à la recherche de personne égarée, de mollet à pincer... Comment on sait que c'était elle ? Macarau ! aucune idée, on sait c'est tout !

Tous les jours je passe devant le musée de Solférino. Je trouve cette maison magnifique avec son chapeau pointu sur le haut, au-dessus du balcon. Parfois, je vois deux ou trois voitures arrêtées devant. Il y a des tas de choses à voir. C'est des vieilleries du temps de l'empereur m'a dit ma voisine Mauricette... moi ça m'intrigue mais je n'ose pas tirer sur la chaîne pour sonner la cloche. Il paraît que Monsieur Cabanac qui s'en occupe n'est pas commode... Faudrait quand même, un dimanche peut être... après la récolte !

Je m'appelle Alice, je suis née en 1976 et je suis maman d'une petite fille de 6 ans, Clémence. J'aime Solférino pour sa quiétude. Solitaire, j'aime m'y ressourcer après avoir travaillée toute la journée au contact des gens. Je suis infirmière . En famille, nous adorons passer des après-midis endiablées autour de jeux de société.

Je suis gourmande et effacée.

Dans ma maison, j'ai une pièce, à moi. Il y a des étagères remplies du sol au plafond d'ouvrages de toutes sortes : romans policiers, contes et légendes des landes, récits à l'eau de rose, de cape et d'épée ou saga d'aventuriers. La pièce semble lourde et étriquée, mais moi je m'y sens bien. C'est mon antre. Lorsque je m'y rends, mes proches ont interdiction de me déranger. Sous la fenêtre j'ai aménagé un petit espace :avec une banquette, des coussins confortables et une couverture. Je m'y installe, je m'y sens bien, je me ressource.

Juste devant notre maison, il y a cette pesante église et juste à côté, sur l'allée d'en face, un petit espace sous les arbres avec quelques bancs et une boîte à livre. J'y dépose occasionnellement des ouvrages que j'ai aimé, annoté de quelques remarques. Je m'assoie quelques minutes sous les cimes.

Mon oncle vient parfois nous visiter. C'est la seule famille qu'il me reste du côté de ma mère, mais, pour autant j'ai du mal à l'apprécier. Il est aussi expansif physiquement que verbalement. Il a le rire gras et n'a absolument aucune délicatesse. Lorsque nous le recevons pour dîner il prend littéralement tout l'espace et se goinfre en critiquant absolument tout. De la jolie jupe de patineuse de Clémence, à la déco du salon.

Un été, alors que Clémence et son père étaient partis à la plage, me laissant seule dans mon antre, mon oncle m'a appelé pour me dire qu'il arrivait... Son ton ne laissait place à aucun commentaire de ma part. Quelques minutes plus tard il débarquait sur le pas de ma porte. Me bousculant lourdement pour passer, il se précipita vers ma bibliothèque et claqua la porte à en faire trembler les murs. Celle-ci ne possédait pas de serrure mais impossible pour moi d'entrer à sa suite. Des bruits étranges et terrifiants me parvenaient. Que faisait-il ? Voulait-il détruire cette pièce qui me rendait si heureuse ? Pendant quelques minutes il resta sourd à mes suppliques. Puis, sans que je ne la touche, la poignée s'abaissa et la porte s'ouvrit sur mon oncle, métamorphosé. Il gardait sa physionomie lourde et grasse, mais portait un costume le faisant ressembler à un sorcier. Mais pas un sorcier bienfaisant comme Gandalf ou Harry Potter, plutôt comme Gargamel ou la vile sorcière de l'ouest, le teint verdâtre en moins. Robe longue et élimée, chapeau pointu, fioles de potions malodorantes à la ceinture et sourire carnassier.

Cette nuit, j'ai rêvé de la joyeuse Pauline que ma petite Clémence aime tant car elle lui raconte sa vie hyper romanesque. Elle, qui voulait devenir chanteuse, artiste de cabaret à Paris, est revenue dans notre petit patelin et a fini boulangère, mais attention, pas boulangère ordinaire : une boulangère flamboyante. Elle nous concocte les meilleurs croissants et chocolatinés qui soient. Leur odeur ensorcelle autant que leur goût. C'est sans doute pour cela que j'ai rêvé de sorcière Pauline. Grâce à ses potions et ingrédients magiques, qu'elle mélangeait dans un grand chaudron en cuivre, dont émanait une douce odeur sucrée et s'échappaient des bulles colorées. Elle concoctait des plats aussi bons que beaux qui pouvaient soigner n'importe quel chagrin ou mélancolie.

Dans mon rêve, sorcière Pauline est celle qui soigne notre cafard à coup de sourire magique et de mets délicieux.

Pauline

Je m'appelle Pauline, revenue depuis peu dans mon village natal, j'étais partie « à la ville » tenter ma chance sur scène. Chanter était mon rêve ! Quand ma maman allumait la radio j'entendais toutes ces belles dames me faire voyager, et je me voyais à leur place, dans de belles robes scintillantes, recevant des brassées de fleurs envoyées par mon public charmé.

Mais je suis revenue... Dix ans de vie misérable m'ont dégouté de ces futilités. Pas une reconnaissance, pas un admirateur. « Trop décalée » m-a-t-on dit... Ils n'y connaissent rien ! Tant pis pour eux ! Je chante pour mes poules et mes cochons dorénavant. Non, non, pas à l'église non plus, là aussi on m'a refusé, « pas assez liturgique »... Et bien tant mieux ! Un jour vous verrez, ils en reviendront, ils viendront me chercher et ce sera mon triomphe !

Le seul endroit où je rêve encore, c'est tout au bord de la cheminée, le plus près possible du feu. Là, je vois les flammes danser, rires, s'enlacer, sauter... Elles me font l'effet d'une foule et me rappelle les gigues d'autrefois. Toute ma jeunesse a été rythmée par ces rencontres joyeuses, les bals en rondes infinies, les feux de la St Jean où, à nous tous, nous ne formions qu'un. Enfants, vieux, jeunes, malades ou forts, tous à l'unisson, tous vibrants d'un même pas.

Le lieu qui me reconforte le plus, c'est la boulangerie. Cette odeur de pain chaud, les chocolaines encore toutes croustillantes sorties du four, ah ! Et Mariette, la bonne Mariette, toujours le mot pour rire, toujours la mine réjouie. On s'y sent comme chez mamie. L'atmosphère est si chaleureuse... Je ne veux plus être chanteuse, je veux être un croissant, une baguette... Ou Mariette ! N'importe quoi de chaud, de moelleux et de croquant !

J'ai reçu une lettre ce matin... Ma fille a accouché... Grand-mère... Je suis Grand-mère à 32 ans... Ma pauvre fille, elle qui ne sait même pas que j'existe. Ce sont de biens braves gens à la Bordenave, j'y ai mis ma petite Simone en nourrice à sa naissance. Avoir un enfant à 16 ans... C'était abandonner mes rêves. Oui j'ai honte et je rêve d'elle toutes les nuits. Mais ce qui est fait est fait... Et voilà qu'elle suit les pas de sa mère... Pauvre Simone... Fille-mère à son tour. Merci, merci les Bordenave, je sais que vous prendrez soin de mes deux amours. Merci mille fois en secret de m'écrire. Je la vois, je les vois à travers vos mots. Jamais elles ne sauront qui je suis, mais je suis là.

Ho bon diou, bon diou (voilà que je parle comme ma mère)... ! Je le savais qu'on ne devait jamais se rencontrer ! Mais comment ? Pourquoi ? On nous a pourtant bien appris que toutes ces légendes étaient pure foutaise... Comment cela a-t-il pu arriver ? Et que n'ai-je condamné le puits... Ma petite fille a retrouvé ma trace. Les Bordenaves ont tout avoué sur leur lit de mort, les braves gens, et elle a débarqué. Un beau jour, toute belle, toute fraîche, magnifique enfant. Je l'ai cru quelque peu fantasque quand elle m'a raconté avoir rencontré une fée au bord de ce satané puits. Et moi qui la taquinait : « Tu n'aurais pas du me le dire, c'est un secret qui se garde ça, rencontrer une fée ! » Bête que j'étais ! Le lendemain, ne la trouvant pas, je l'ai cherché de-ci de-là, sans trop m'inquiéter, mais le soir venu, toujours pas de Fanny. On a battu les fourrées, tout le village s'y est mis, on ne l'a pas retrouvé... Mais voilà que je reviens de Sabres, il faisait si chaud que je me suis arrêtée pour tremper mes pieds dans la lagune. C'est là que je l'ai vu, c'était elle j'en suis sûre ! Elle portait le médaillon de sa grand-mère, la seule chose que je lui ai transmise... Mais ce n'était plus elle... Le DRAC ! Elle est devenue le Drac... ! Jamais non jamais on ne dévoile qu'on a vu une fée...

Oscar

C'était tellement réel, et si étrange à la fois... Je suis sûre que ça se passait à Solférino, mais tout était si différent. Mêlé à ces vieilles histoires auxquelles plus personne ne croit. Un Solférino futuriste, empli de créatures de légende : le bécut, la came crude, des sorcières, des fées... Ils y étaient tous... Mon rêve s'attardait sur une petite fille que je suis sûre de connaître. J'ai même son prénom, Zélie. Une petite fille qui, je le savais, n'était jamais sortie de chez elle. C'était la première fois qu'elle était à l'extérieur, devant une lagune, fascinée. Je la voyais s'avancer, tendre la main et toucher l'eau. Rider la surface de cette étendue calme. Je lui criais de reculer, de ne pas faire ça, qu'elle était en danger. Mais cette petite effrontée avançait, avançait et se transformait au fur et à mesure que l'eau la submergeait. Et là, plus rien, un grand silence éclatant, plus un souffle d'air, plus un remous dans l'eau, ni chant d'oiseau, ni bruit de feuille... Le silence. Je tournais la tête de droite et de gauche, je l'appelais « Zélie! Zélie ! » ... Rien. Je m'approchais de l'eau, terrifiée, essayant de l'apercevoir sous la surface, mais la lagune était tranquille et calme sans aucune bulle. Quand une main poisseuse et rugueuse, surgit de l'eau pour me saisir la cheville. La force terrible de cette main crochue m'arracha du sol, me fit chuter dans la mare. Je me retrouvais sous l'eau, nez à nez avec la petite fille défigurée, transformée, hideuse. Zélie était le DRAC.

Par chance, l'autoroute est maintenant interdite aux véhicules thermiques. Quelle chance pour moi qui suis né dans le vrombissements des camions !

Aujourd'hui le bus passe au bourg, à la gare et à Cap de Pin qui résonne de chants d'oiseaux et de cigales. J'ai pu m'y établir en tant que luthier. Je produis des cithares connectées à des machines aux sons merveilleux. On vient du bout de toutes les landes dans mon atelier.

J'ai ainsi rencontré Olivette, charmante poétesse, qui fait vivre la langue d'oc dans des chansons enlevées.

Depuis qu'on a interdiction d'irriguer, le village a changé. L'hiver on rencontre un paysage de plantes humides, de riz, fleurs tropicales. L'été les champs se couvrent de plantes sahariennes, palmeraies, dattes, cocos...

Olivette ne brille pas en cuisine. Je prends donc en charge les courses pour notre foyer. Notre bâtisse couvre dix mètres carrés et monte sur six étages. Chaque étage a une couleur, une fonction, une ambiance. Le toit terrasse nous permet d'apercevoir Pyrénées ou océan.

Le rez-de-chaussée est un lieu d'accueil. Nous souhaitons y développer toutes les fêtes possibles. Nous recevons donc les familles des trois quarts du village fréquemment.

La pièce préférée de ma maison est son conteste la pièce parme du 4ème étage. Elle est dédiée à la détente, avec spa, différents espaces de pratiques de sport et de méditation.

A cet étage, au cœur de la maison, on reçoit les sons des créations musicales du 3ème. La pièce est traversée d'une douce lumière quelle que soit l'heure du jour, et protégée du vent et des rayons qui balaient le haut de la bâtisse. L'étage parme est réservé à notre couple et à de très rares invités, espace privé !

Dans Solférino, j'ai trouvé une bamboueraie noire. Oui ! Les bambous y sont fins et noirs. Ils produisent un rideau qui contraste avec la lumière du petit matin. Imaginez, un bain de nature dans cette fausse prison végétale ! On n'y entend que le feuillage et les lézards de l'été. Je m'y perds en rêve et contemplation. Pour l'instant, nul n'y est venu troubler mes réflexions. Qui sait, j'y rencontrerai peut-être une de ces bêtes que les anciens racontent, Came crude ou grenouille magique. Je les attends !

Ma sœur a promis de revenir passer quelques jours chez nous. Ça fait si longtemps qu'elle a quitté Cap de pin et n'est jamais revenue. Je n'ai pas compris ce qui s'est passé. On vivait en grande complicité. Un étage lui est réservé, le jaune du deuxième. Un jeudi elle est montée sur le toit terrasse, a crié et a annoncé son départ. A-t-elle été maltraitée ou déçue par ses amies, sa fidèle Eugénie et Colette ? Ou ma sœur a-t-elle laissé éclater son ennui et sa soif de découverte ? Elle n'a plus donné de nouvelle pendant deux longues années. Puis, elle a repris contact par écrit... Voyez-vous cela, par écrit ? Personne n'écrit plus, personne que nous deux qui maintenant nous envoyons une correspondance dense. Tout y passe, courrier, courriel, pourvu que ce soit par écrit. Elle m'a raconté son voyage, sa quête des dernières conteuses dans les pays, du nord au sud. Si elle revenait, je me demande si je reconnaîtrais sa voix et son doux parfum.

Ça fait maintenant dix ans que ma sœur est revenue chez nous. Nous avons retrouvé notre équilibre, notre complicité. Pourtant nous avons changé. De mon côté, je partage tout avec Olivette. Notre activité n'en fait plus qu'une pour produire textes et musiques. Nous sommes inséparables jusqu'au vendredi, jour où l'on s'accorde dix heures de solo. C'est là que j'ai pu reprendre le lien avec ma sœur. Je l'ai trouvé changé par son grand voyage. Elle s'est nourrie des contes qu'elle a exhumé de l'oubli. C'est étrange, les années passants, son physique a beaucoup changé. Sa peau a un teint verdâtre. Ses membres se sont un peu décharnés. Elle semble s'être allongée. Je la trouve toujours en position accroupie, à la façon des femmes asiatiques. Un grand sourire traverse son visage d'une oreille à l'autre. Elle semble apaisée.

Un vendredi matin, je me rendais en promenade vers la bamboueraie noire. Je me suis installée dans mon espace préféré et j'ai vu... Je l'ai vu... J'ai vu ma sœur accroupie là, transformée en grenouille géante ! Et là, plus d'échange, elle croassait ! Seul nos regards échangeaient encore nos interrogations, notre stupéfaction, notre sidération, notre terreur !

Zélie II

Je suis un ancien du village maintenant. Je suis toujours resté là. J'ai beaucoup souffert de la disparition mystérieuse de ma sœur, mais Olivette veille sur moi et m'a soutenu. Depuis que je ne produis plus de son, je dors beaucoup, je lis aussi. De vieux livres empruntés dans la bibliothèque du village qui a hérité du fond immense d'une habitante, Alice. Les vieux récits me conduisent auprès du village d'autrefois. Le fond comprenait beaucoup de livres régionaux. Je lis, je dors et je rêve. J'ai rencontré, le temps d'un songe, Hyacinthe, un ouvrier agricole du XXe siècle. Quelle vie difficile a dû être la sienne, cantonné dans son petit logement, dans un quotidien de labeur, travaillant pour les autres. Le rêve m'a conduit auprès de lui pendant les travaux d'irrigation. De grands fossés bordaient les champs. Ce rêve m'a entraîné dans un des fossés, je progressais, de l'eau jusqu'à la ceinture, dans une eau croupie. Je me suis trouvé nez à face avec Hyacinthe, transformé en Grande Grenouille. Il a bondi autour de moi, déclenchant une pluie de boue verte. Il a bondi encore et encore. Je l'appelais : « Hyacinthe ! Hyacinthe ! » pour tenter de l'apaiser. Rien n'y faisait... Peu à peu j'ai disparu dans le fossé, laissant la grande grenouille seule et sèche dans son marigot. Ce rêve s'est terminé dans une crise de panique. Je me suis réveillée à bout de souffle, terrorisée... Quelle étrange histoire. Il ne semblait pourtant pas méchant ce Hyacinthe... Mais une grenouille géante ne se contrôle pas...

Bonjour,

Je m'appelle Zélie. Je suis une grande fille maintenant, j'ai huit ans. Mon plus grand rêve, c'est de pouvoir remonter le temps pour vivre à l'époque où Papa et Maman étaient jeunes. Surtout pour faire cette chose qu'ils appellent balançoire. Elle se trouve non loin de l'ancienne mairie du quartier de la gare où je vis mais je n'y suis jamais allée. A vrai dire, je ne suis jamais sortie de ma grande maison. Ma maman m'a raconté qu'avant on pouvait sortir dehors pour respirer l'air frais et voir ses grandes choses vertes que j'aime admirer par ma fenêtre. Je crois qu'elle appelle ça des arbres. Mais en 2028, un homme a été assassiné à la ferme lorsqu'il cultivait des asperges. Son épouse, qui se trouvait non loin d'ici, a vu toute la scène, et dit avoir vu une sorte de monstre à un œil l'attaquer. Tout le monde la croyait folle, mais quelques jours plus tard, tout le quartier fut envahi par divers créatures. Depuis, le gouvernement a décidé que plus personne ne pouvait sortir. Un jour, mon papa est sorti quand j'avais cinq ans, il n'est jamais revenu. Ma maman dit qu'il est sûrement parti au ciel, rejoindre les anges, mais moi je suis sûre qu'il est toujours là quelque part. Quand je serai plus grande, j'irai dehors pour découvrir le monde, et retrouver mon papa. Moi, ils me font pas peur, ces vilains monstres. Je veux partir à l'aventure, comme doudou souricette. Je m'ennuie tellement dans cette grande maison

Ma pièce préférée, c'est le grenier, il fait un peu peur mais j'y trouve plein d'objets qui ont appartenu à Papa et Maman. Ce que je préfère par-dessus tout c'est la petite fenêtre ronde. Elle est plutôt sale, mais j'adore rester assise devant pendant des heures avec doudou souricette, pour admirer une petite partie de ce vaste extérieur qui m'intrigue tant. Souvent j'imagine plein d'aventures que je pourrais vivre là-bas.

Je ne suis jamais sortie dehors, mais dans le grenier, j'ai trouvé une photographie d'un joli bâtiment, appelé église. Malgré le fait que je ne sois jamais allée à cet endroit, je l'admire. Il me fait penser à une grande maison de poupée. Ce qui m'intrigue par-dessus tout, c'est la fenêtre colorée. Je donnerais tout pour regarder au travers le paysage aux couleurs d'arc-en-ciel .

Plus tard, je rêve d'avoir un beau et grand prince comme Cendrillon. C'est une princesse dans un livre que Maman me lit souvent. J'aimerais qu'il ait une grande famille, pour faire des repas tous ensemble. Et surtout, avoir un neveu, pour jouer avec lui dans le grand jardin de la maison. J'aimerais qu'il soit gentil et gourmand, comme moi. Joueur, prêt à partir à l'aventure avec moi. Je lui ferai découvrir tout ce que je n'ai pas pu connaître durant mon enfance, à cause de cette restriction débile.

J'ai bien grandi, à mes 18 ans je suis partie explorer le monde et j'ai rencontré mon beau et grand prince, qui n'en est pas vraiment un. Mais bon, je l'aime c'est ce qui compte. On avait le même rêve. Tout comme moi, il souhaitait découvrir l'extérieur, ce qu'il a fait. Enfin voilà, maintenant, j'ai 35 ans et le neveu dont j'avais rêvé. C'est merveilleux. D'autant que les monstres sont de moins en moins présents, ce qui nous laisse l'occasion de sortir plus sereinement, tout en faisant attention.

Un jour de pluie, j'ai emmené mon neveu dans le fameux grenier où j'ai passé toute mon enfance et il a ressorti cette vieille photo de l'église. Aussi étonnant qu'il y paraît, je n'étais jamais allée la voir. Je lui ai donc raconté ce rêve d'enfant, et il a insisté pour qu'on s'y rende. Après une légère éclaircie, nous sommes parties. J'étais super excitée à l'idée d'y retourner, et cette fois avec lui. En y entrant je me suis revue, à l'âge de huit ans, j'ai repensé à la petite fille que j'étais, qui en rêvait tant. Je me suis posé devant cette fenêtre colorée. La vue était comme je l'avais imaginé, fantastique.

Mon neveu se tenait derrière moi, quand, soudain, il s'est mis à gémir comme un oiseau de proie pris dans un piège. Alors que je me retournais, pour voir s'il allait bien, j'ai été prise de panique. Mon instinct me hurlait de fuir, je partis en courant, aussi vite que je le pu.

C'était lui, ce monstre de l'assassinat de 2028, j'en suis sûre. Il était grand avec un énorme œil, des plumes et des longues pattes à longues griffes. Les monstres ne sont peut-être pas partis. Ils se dissimulent entre les humains pour mieux les dévorer. Depuis je me méfie de tout et de tout le monde, même de ma famille.

Cette nuit, après toute cette histoire à propos de mon neveu, j'ai fait un rêve pour le moins étrange. Je me suis installée dans un grand bâtiment à six étages. Chacun d'entre eux avait un thème et une couleur associés. La pièce où j'étais se trouvait au troisième étage, il était entièrement bleu. Ce curieux bâtiment avait été construit par le propriétaire, nommé Oscar, un luthier. Il était plutôt distant, mais il louait le lieu à un prix abordable. Un jour, je me suis achetée une super voiture thermique, je sais que ce n'était plus trop autorisé dans le coin, mais tant pis. J'en rêvais et qui allait m'en empêcher? Personne ! C'était MON rêve ! En arrivant à l'intersection de l'immeuble, Oscar, le proprio a surgit devant ma voiture. J'ai dû freiner brusquement. Je lui ai crié « Mais vous êtes fou, j'aurais pu vous tuer ». D'un coup il me répond « Je déteste les voitures thermiques » avant de se transformer en Bécute ! Il était assez différent de la transformation de mon neveu, plus imposant, avec une couleur très sombre et un profil crochu. Je n'ai même pas eu le temps de réagir qu'il avait déjà brisé le pare-brise pour m'attraper et me lancer dans les airs. Ensuite, je me suis réveillée en sursaut avec la sensation de tomber dans le vide et d'avoir autour de mon cou ces longues griffes pleines de sang. Tout cela me paraissait si réel...